

Vous avez dû recevoir mon premier récit : c'était celui de l'arrivée. Il décrivait surtout notre cadre de vie. Si cela vous permet de nous situer dans notre contexte de tous les jours, c'est bien loin de représenter ce qu'est notre vie ici.

Nous vivons dans un monde à part toute la semaine. Cansado, le village de la SNIM où arrive le train du désert, chargé de minerai, est un lieu privilégié. Tout le monde y a du travail, même si beaucoup ne gagnent par mois que ce que nous dépensons en deux jours pour nous loger et nous nourrir puisque tous les services standards, hôtellerie, téléphone, voiture de location, nous sont proposés à des prix presque européens (mais c'est un juste retour des choses quand on sait tout ce dont on se débarrasse en Afrique, des épaves de voiture à celles de bateaux, et tout ce que l'on exporte pour pas cher).



Les Snimards ont un logement décent, l'eau et l'électricité. Comme celle de tout les Mauritanien, case ou Tikit (hutte de paille), leur maison est à l'image de leur âme, simple,



parfaitement propre, gaie et accueillante.

Simple : c'est souvent un cube.



A Cansado, il est blanc, bordé de bleu, aux couleurs de la SNIM, ailleurs, il est ocre comme les briques de terre ou gris comme les parpaings de ciment. Dans les bidonvilles c'est un assemblage de bric et de broc relativement bien arrangé malgré son air misérable où tous les trous qui laissent passer le vent mais n'ont pas à protéger de la pluie, inexistante ici. A Nouadhibou, c'est presque propre, comparé à la saleté de Nouakchott, même si les « poubelles » ne passent pas souvent. Les chèvres, omniprésentes et omnivores, les remplacent.



Propre : dès qu'on passe la porte, une natte en palme tressée ou un tapis pour les plus « riches », une natte colorée en plastique pour les plus pauvres. On se déchausse pour entrer, comme à la mosquée. Les objets, quelques vivres, le service à thé, quelques plats, sont rangés méticuleusement.

Coloré et gai : la natte, les coussins qui servent à la fois de fauteuil et de lit (tout le monde dort souvent dans la même pièce) sont un patchwork de couleurs gaies et vives même quand ils sont éculés. Au mur quelques tissus qui servent de tentures. Ces tissus éclatants on les retrouve dans les robes des femmes, dans le bleu des boubous des hommes ou dans le blanc de la tenue du vendredi.

Accueillant : l'accueil, c'est la synthèse du reste. De la simplicité (quelque soit la richesse ou la pauvreté, on t'invite à entrer, à parler, on est fier de ce que l'on a, on ne mendie jamais, on t'offre à partager un thé ou le repas). De la propreté intellectuelle (il n'y a pas d'arrière pensée, si on peut te rendre un service on le fait, si tu peux le rendre on te le demande. On s'excuse parfois de

faire quelque chose que l'on sent différent de toi en t'expliquant les coutumes, la religion mais en te laissant libre de tes choix). De la gaîté (ici on sourit, on rit, on se moque gentiment, on est patient et prévenant).

Le seul endroit où cela détonne un peu, c'est à l'aéroport. C'est tellement désorganisé et « stressant » que parfois, dans ce lieu confiné, livré à l'arbitraire de la police et de l'administration, se livre enfin la colère, l'exaspération et pour la première fois, visibles, quelques bassesses. Mais c'est, depuis un mois, le seul moment où je n'ai pas ressenti ce calme, cette fierté naturelle, cette amitié Mauritanienne.

Pour répondre à une question de Lucie, nous ne vivons ni dans un quartier pauvre, ni dans un hôtel pour touriste. Il n'y a pas de touristes à Nouadhibou ou très peu. Nous avons trouvé un compromis entre hôtel et maison. Une maison mauritanienne, c'est un cube de plusieurs pièces entouré de hauts murs pour protéger du vent et du sable.



Si on peut en rendre l'intérieur magnifique avec de simples tapis et des coussins, on ne peut avoir la vue sur la mer. Or, nous rêvions de voir la mer. On l'a trouvé en louant à l'année un studio ou plutôt bungalow de l'hôtel, style studio de vacances. Il est à peine plus petit que notre appartement de Paris, pièce unique, salle de bain, WC. Nous avons une grande terrasse.

Mais nous y sommes tranquilles. Nous travaillons 6 jours sur 7 de 7 H 30 à 19 H (quand nous ne faisons pas des extras). Nous n'avons donc pas le temps de meubler, trouver une cuisinière car ici pour faire les courses il faut aller au marché, au port. Il faut aussi une femme de ménage car l'eau est comptée et il n'est pas

question d'avoir une machine à laver. Il faut tout repasser, dessous, dessous, pour tuer les œufs que peuvent avoir pondus les mouches. Avec la chaleur, même si elle est très convenable ici et jamais caniculaire, nous nous changeons souvent matin, midi et soir.

Nous avons donc trouvé le bon compromis. On a l'équivalent d'une maison et le personnel de l'hôtel s'occupe de l'intendance. Nous avons intégré tous ces services dans le loyer qui devient alors celui d'un appartement parisien. Le personnel de l'hôtel est aussi surprenant. Les emplois sont rares. Diplômés, cultivés, ils sont intéressants, curieux. Toujours discrets, jamais humbles. Serviabes mais jamais serviles. Passer du temps avec eux est un plaisir.

Ici, le plus intéressant ce sont en effet les hommes. Nous sommes sans arrêt sollicités, interpellés par des gens curieux, admiratifs ou sceptiques. Tout est presque pareil à chez nous matériellement, mais complètement différent dans la signification, l'importance, le statut social.

Ces hommes sont tous sveltes et beaux. Pourtant, ils ne font pas de sport. Le maure est un ancien nomade. Il travaille ou il médite, il palabre ou il prie. Il joue aux cartes, aux échecs, aux dames, à ce qui fait fonctionner l'intellect.



Cette santé naturelle, c'est je pense, grâce à l'air et à la nourriture. Cette dernière est sobre et naturelle : poisson, chameau, chèvre, légumes, riz, semoule et pain. L'été, en ce moment, ce sont les dattes fraîches, un délice.

Ils sont curieux de nous. Qui sommes-nous ? Que faisons nous ? Dès qu'il savent que nous ne

sommes pas des touristes, lorsque nous échangeons quelques phrases en Hassaniyya (Dialecte Arabe de Mauritanie) ils se mettent en quatre pour nous faire plaisir, nous aider, nous expliquer, nous parler de leur région, maures du Nord, maures de l'Est, pays des pâturages, négro-africains du Sud, nous inviter chez eux, chez un parent. Nous devons nous forcer à ne pas aller partout, à refuser les invitations à partager un thé, sinon il n'y aurait plus de temps pour la sieste ou la promenade.

Les parents, ce n'est pas la famille, c'est la tribu. La tribu c'est un lieu d'influence, d'autorité, de devoir d'assistance et d'entraide. Elle remplace la sécurité sociale, l'assistance juridique, l'ANPE. Dès que l'un d'entre eux est riche, il se doit d'aider les autres. Les pièces de sa maison se remplissent « j'habite chez un parent », les repas se partagent « je mange chez un parent », les boulots se partagent « tu veux un chauffeur ? j'ai un parent qui ... » . « Tu cherches une maison ? J'ai un parent qui loue la sienne car il habite chez un parent qui a une maison plus grande que la sienne » Tant qu'ils n'ont pas vécu en Europe, le système semble idéal. Dès qu'ils ont goûté à notre indépendance, ils trouvent quand même la tribu un peu collante et rêvent de liberté. Ils doivent tout partager et ils n'ont plus d'intimité. Parmi ces hommes, il y a ceux que l'on côtoie tous les jours et qui deviennent plus ou moins des amis, même s'il est nécessaire de garder quelques distances pour ne pas être envahi.

C'est Hadrami, par exemple, le réceptionniste. Il a été notre premier contact. Gentleman, bel homme, fier et modeste à la fois.



Le hasard a voulu qu'il devienne notre « protecteur ». C'est par lui que je passe dès que j'ai une question, quelque chose à trouver. Alors, Hadrami cherche le contact, la solution et la trouve toujours parmi ses connaissances. Il demande quelquefois quelques petits services pratiques : obtenir des devises pour aider un ami commerçant (un membre de la tribu qui fait du commerce à las Palmas), obtenir un renseignement. Un jour un riz au poisson (c'est le plat d'honneur) nous attendait dans la chambre. C'était le gage de l'amitié. Délicieux et copieux.

C'est Hadrami qui a trouvé Mohamed, notre « taximan ».



Mohamed est un petit bonhomme qui rit toujours, bavard, serviable ; mais c'est aussi notre ange gardien qui veille sur nous de manière discrète. Un taximan, c'est un chauffeur de taxi. Pour devenir taximan, point de diplôme, point de licence, il suffit d'une voiture quel qu'en soit la vétusté et l'état (ici les voitures sont dans un état indescriptible, elles finissent leur 3<sup>ème</sup> ou 4<sup>ème</sup> vie quand les européens, puis les travailleurs immigrés n'en veulent plus. Elles sont l'objet d'un odieux trafic.) Mohamed a une vieille Mercedes La notre est une Mercedes 200 bien fanée dont il prend un soin méticuleux et qui est parfaitement conservée par rapport à ses congénères. En Mauritanie le chauffeur de taxi gagne une misère.

Nous sommes la poule aux œufs d'or. Nous avons loué la voiture et le chauffeur en exclusivité. « C'est ta voiture dit Mohamed. Tu fais ce que tu veux ». Nous avons préféré donner l'argent à un brave homme plutôt qu'à une société de location inconnue. Ce salaire représente pour lui une manne providentielle. Alors cette « voiture- taxi » à chaque paye, toute les semaines rajeunit. Cette métamorphose a

commencé par la banquette, de défoncée qu'elle était, elle est devenue confortable, bien qu'elle soit encore élimée. Le moteur ne s'étouffe et n'hoquette plus. Ensuite, Mohamed remplacera les amortisseurs.

Il réinvestit sa paye, nous l'aidons à reconstruire son outil de travail.

Mais me direz vous, tu ne sais plus conduire ? Tu es un assisté ? Non, nous faisons aussi cela par prudence. Les voitures sont mal éclairées, la nuit tombe vite, les piétons traverses n'importe où et son souvent « invisibles », la conduite est imprévisible, le code interprété comme tout le reste.

En cas d'accident corporel on met le chauffeur en prison, souvent pour le protéger le temps du règlement, arrangement entres tribus du chauffeur et du blessé ou du défunt.

Mohamed veille sur nous, nous fait découvrir le centre ville, les ruelles du marché. Il nous aide à trouver le produit que nous cherchons dans le capharnaüm des boutiques et négocie les prix à notre place.

« Chantal il faut prendre de l'eau, donne moi de l'argent pour que j'aille t'acheter de l'eau, non il n'y a pas assez ... » « 2000 Ouguiya pas assez ?... » « Vous partez dans le désert. Je te jure il peut arriver n'importe quoi ... quelquefois il fait chaud, il fait trop chaud ... tout les ans il y a des gens qui meurent dans le désert, le moindre problème, sans eau, c'est la mort !... » Chantal lui redonne deux autres billets, Mohamed revient avec 2 caisses d'eau.

Mohamed, tu avais raison, nous avons failli tomber en panne sèche ; dans le désert il faut aussi penser au gasoil !... Allah veillait sur nous. La panne est arrivé devant le seul poste de gendarmerie sur 100 km de piste à 50° à l'ombre ! et nous n'avons pas croisé beaucoup de véhicules. Et puis, dans le train du désert la « clim » est tombée en panne au retour, il a fallu partager notre réserve avec les passagers.

Merci à Mohamed qui apparaît par miracle (il a dû nous pister) au coin d'une rue lorsque nous sommes perdus ou qui nous attend à l'aéroport alors que nous ne lui avions rien demandé et nous sauve une fois de plus car la voiture de la personne qui s'occupe de l'accueil des expatriés était en panne.

Mohamed a toujours quelque chose à nous raconter, il nous explique l'Islam, le leur, tolérant,

omniprésent mais non ostentatoire. Le mariage, le divorce, les enfants, la stérilité des hommes et des femmes car il n'a pas « gagné » d'enfant, la musique. C'est aussi notre professeur d'assaniyya.

La deuxième semaine de notre arrivée, Mohamed pour me remercier de l'avoir engagé m'a offert un boubou magnifique. C'est la tenue naturelle des hommes en Mauritanie. Immense drapage bleu qui donne fière allure. Je n'ai pas voulu le mettre à l'extérieur. Peur du ridicule, je ne vais pas me déguiser !...

Le Vendredi suivant : « Jean, tu n'as pas mis ton boubou ? »

« Je ne suis pas Arabe, je ne vais pas me déguiser Mohamed, mais je le mets à la maison »

C'est vrai et je trouve ça très agréable d'ailleurs. Deuxième Vendredi : nouvel étonnement de Mohamed qui, lui, arrive avec son boubou puisque c'est vendredi. Le plus souvent c'est la tenue décontractée, celle de sortie ou celle pour aller à la Mosquée.

Le 3<sup>ème</sup> Vendredi j'ai mis le boubou ...et là j'ai vu le bonheur dans les yeux de Mohamed riant de satisfaction. La réaction de tous les autres était identique. Pour eux c'est leur faire honneur. Compliment : « il te va bien, c'est un beau boubou ! » « Je vais te montrer comment se draper »

Il faut marcher digne, bien droit. Les jeunes le ramènent en avant, les mains sur le ventre. Les vieux le ramènent en arrière, les mains dans le dos. Assis, c'est superbe ... Qu'est-ce qu'on est libre !

Nos compagnons Mauritaniens de travail. Qu'en dire ? Ils sont bien sûr aussi prévenants et attentifs mais ils ont surtout la soif d'apprendre, de mettre en œuvre. Ils « piaffent » d'impatience, posent des questions, sont exigeants ... et très compétents. Ils pourraient donner des leçons à bien de nos collègues européens, ponctuels, précis, soigneux ...

De mes récits on tire l'impression que nous sommes en vacances.

Détrompez vous. Nous sommes ici depuis 6 semaines ; 48 jours. Nous avons travaillé 40 jours de 7 :30 du matin à souvent plus de 7 :00 le soir. Nous sommes dans petit bureau triste dont il faut tenir les portes fermées pour ne pas être envahi par les mouches. Comme nous voulons profiter de la lumière, nous leur avons abandonné le terrain et nous luttons contre

celles qui attirées par notre sueur nous mordent et nous chatouillent. C'est souvent insupportable !



Tout ici demande plus de travail car le téléphone ne marche pas très bien, les imprimantes

sont rares, les accessoires de bureau inexistant. Le décor autour de la SNIM est saisissant.



Dans un univers lunaire, écrasé par la lumière, désolé, quelques installations industrielles comme cette ancienne raffinerie que personne n'est arrivé à faire marcher. 4 fois par jour nous traversons ce no man's land qui sépare la petite oasis de l'hôtel et de notre résidence de notre bureau. Mais malgré son austérité, sa misère, je le trouve envoûtant. Et dire que des hommes y vivent !



Derrière nos bureaux, le monde minéralier du déchargement des trains, des convoyeurs et des trémies, du port, des ateliers de réparation des wagons et des locomotives. Un monde



d'ouvriers noirs pour la



plupart, de

cadres maures en général, un retour dans les villes et les cités ouvrières des années cinquante. Les puits et les corons sous le soleil.

Mais nos matinées commencées à 5 :30 par l'appel du mezouïn, vue sur les pêcheurs qui partent, nos soirées de partage avec les gens du pays, nos 5 journées de promenades dans Nouadhibou, ses falaises et ses plages, notre week-end prolongé de 3 jours dans l'Adrar pendant la Guetna (récolte des dattes) sont tellement denses que nous avons l'impression d'avoir passé ici bien plus que 8 jours de liberté. Chaque instant y est une aventure.

Il faut aussi que je vous parle des femmes car, vivant en République Islamique de Mauritanie, cela inquiète souvent ceux qui pensent à Chantal.

Il y a les noires, les négro-africaines (c'est comme ça qu'ils s'appellent pour se distinguer des Maures. Maure veut dire blanc même s'ils sont bronzés).

Fière allure, foulard nouée sur la tête assorti à la robe, robes africaines ou boubou bien taillés, très colorés avec beaucoup de motifs (oiseaux, mains, formes abstraites), elles font un concours permanent d'élégance.

Mah notre secrétaire change de robe tous les jours, toujours éclatante, sans retenue dans le choix des couleurs, quelquefois aguichante. Chantal est allée chez elle, intérieur simple, rutilant et coloré. Puis elles sont



allées « faire les magasins » ensemble avec Mohamed comme chauffeur et protecteur (bien qu'il n'y ait d'ailleurs pas besoin de protecteur ici, il n'y a aucune criminalité à Nouadhibou).

Chantal s'est fait faire un ensemble, jupe longue et haut sur mesure. Tu achètes le tissu, tu vas chez les couturiers et là opère la magie des ciseaux et de la machine à coudre. La qualité, la coupe, les doublures sont irréprochables. Tu ressorts avec un ensemble digne des grands couturiers pour 4500 ouguiya (15 euros).

Il y a les Maures. Elles sont très belles, yeux vifs, lèvres et nez fins, peau claire, sourire dévastateur. Drapées dans un voile coloré, tout en dégradé de couleurs vives, la robe ceint le visage. Elles sont élégantes et savent en jouer, par le simple geste de découvrir et couvrir le visage avec une séduction naturelle. Le plus surprenant c'est le contraste entre la pudeur du voile, la transparence des tissus et la distinction des chaussures à talons hauts. On les salue car les hommes ne les touchent pas mais elles serrent chaleureusement la main des autres femmes.

En Mauritanie, la femme est considérée. Les hommes sont prévenants, gentils. Il n'y a pas une parole déplacée, jamais un geste équivoque. Elles travaillent et prennent part aux décisions. Quelques-unes font du business, importent, voyagent à l'étranger. La majorité sont malgré tout pauvres dans ce pays où les esclaves d'hier sont les employés d'aujourd'hui.

Dans les fêtes, les femmes se regroupent entre-elles pour danser au son des tambours. Les danses sont très exubérantes, voire acrobatiques. Les danses d'origine africaines, déchaînement du ventre, des fesses et des seins sont d'un érotisme brutal. Les danses maures sont plus lascives.

Quant on vient ici, on peut y être très heureux. Il faut seulement laisser ses préjugés au vestiaire et être ouvert.

Quelques règles à respecter : ne pas être trop voyant (sauf pour la couleur des vêtements), ne pas provoquer, savoir écouter, aussi pour comprendre les codes de cette autre culture, pouvoir donner un avis sans être supérieur. Il faut accepter d'avoir chaud, ne pas râler contre les mouches, se contenter de bons repas naturels, jamais copieux, économiser l'eau même si à Nouadhibou nous avons le privilège de la voir couler apparemment sans contrainte alors qu'elle n'est qu'un simple filet ailleurs (exemple lors de notre passage à Chinguitti).

Les enfants sont gais, très ouverts mais aussi très sages. En général beaucoup mieux élevés

que nos petits européens. On ne voit pas les garçons jouer à la guerre !...



Et moi dans tout cela ?

Je suis parfaitement heureux même si, de temps en temps, les enfants me manquent. J'espère qu'ils viendront. Il y a tellement de choses à partager et à apprendre !

Je vais d'étonnement en étonnement, de surprises en surprises. Je redécouvre des gens qui sont proches des vraies valeurs et pas encore gâchés par le tourisme et le progrès même si la télé et le téléphone portable sont omniprésents même dans les lieux les plus pauvres.

Les pensées s'entrechoquent. Rien n'est idéal mais à contrario rien n'est horrible. Je suis tour à tour révolté par la pauvreté, par le gâchis, par la pollution apportée par l'Europe, admiratif du bricolage et de la débrouillardise, envieux de la solidarité, désolé de l'inorganisation culturelle. Ils me touchent profondément tous les jours dans la manière de partager le peu et me révoltent tant ils acceptent le sort d'un peuple inorganisé.

L'autre soir, dans le train, clim et lumière en panne, éclairés par ma lampe frontale, nous étions quatre à partager notre pain (bien frais,



cuit au bois), notre eau et à touiller dans la gamelle du chauffeur pour imbiber chaque

bouchée du bon ragoût de chamelle. Partageant les pommes de terre brûlantes autour du thé dont le rituel dure une heure, nous avons refait le monde, moi le « richissime » blanc (51 ans) et le modeste chauffeur de train (53 ans). Cet autre Mohamed aurait probablement besoin d'une opération de la cataracte mais ne pourra jamais se l'offrir. Ici il faut ne pas vouloir tomber malade ni s'écouter.



Il m'a expliqué comment, ayant reçu un éclat d'émail dans l'œil, il se l'ait fait enlevé par sa femme avec un aimant au risque de perdre la vue.

Donc je vais bien et ne sait plus où donner de la tête. Chantal aussi semble dans le même état. Elle vit cela avec autant de passion que moi. Notre seul problème : le temps. J'ai tellement de choses à raconter que le clavier me freine.

On a changé de méthode : j'écris sur papier puis Chantal « tape ». Peut être vais-je enfin arriver à croquer tout ce qui se passe et tout ce que l'on ressent.

A partir du mois de septembre, je vais commencer à prendre des cours d'Arabe, histoire d'augmenter notre intégration.

Voilà. J'espère que j'ai répondu à vos questions, que je vous ai fait voyager un peu.

A bientôt donc

Nous vous embrassons bien fort.

**Jean et Chantal (vendredi 15 août 2003)**

PS : Comme il reste un peu de place, pour donner à certains l'envie de visiter la Mauritanie, quelques autres photos extraites de nos 8 jours de liberté.

